

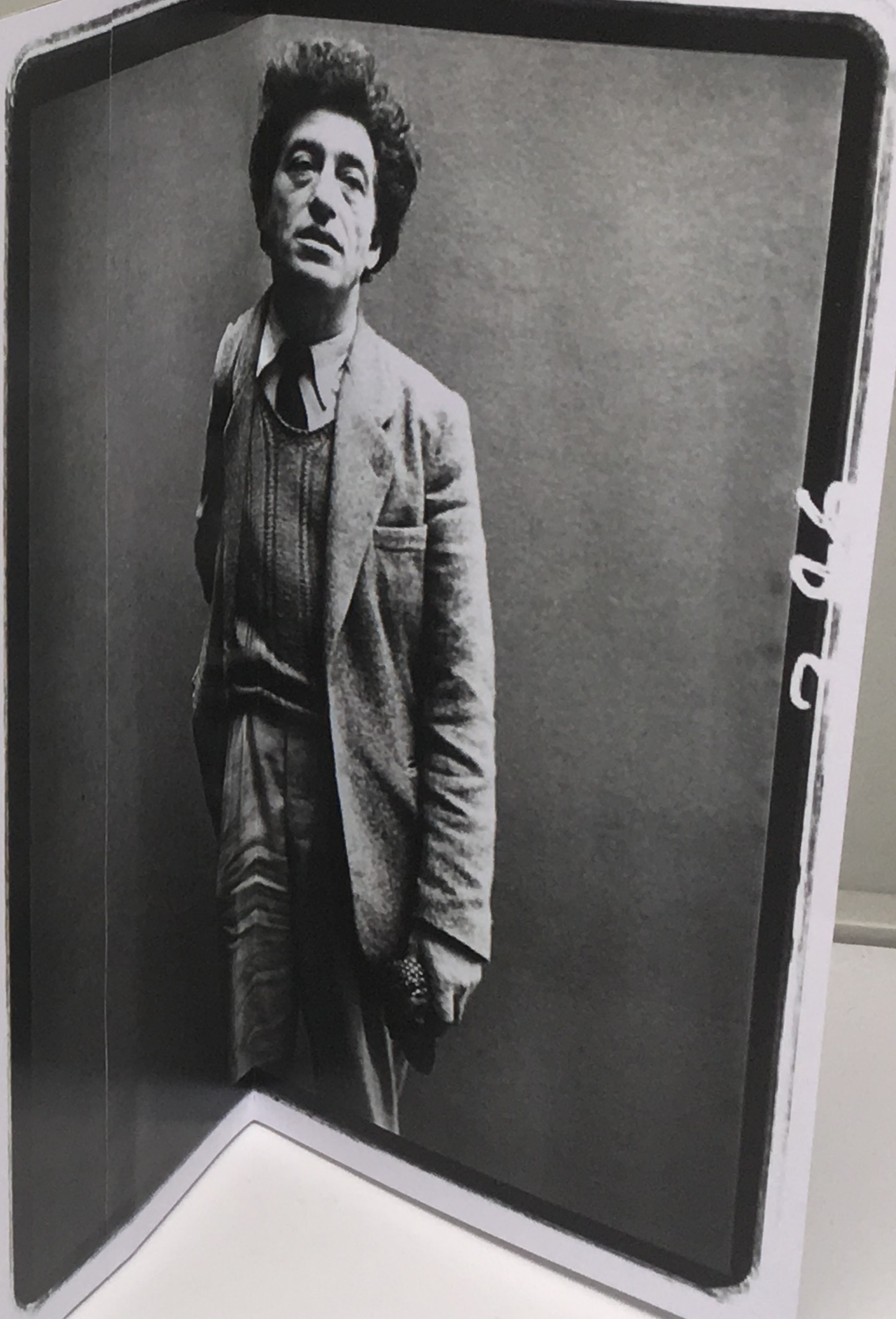
GIACOMETTI

Gallimard / LaM

ALBERTO
GIACOMETTI

UNE AVENTURE MODERNE

Gallimard / LaM



306



Femme cuillère

Vers 1927
Plâtre
146,5 x 51,6 x 21,5 cm
Inv. 1994-0297

Après quelques temps d'apprentissage en Suisse et plusieurs voyages en Italie, Alberto Giacometti s'installe à Paris en 1922. Il fréquente l'atelier d'Antoine Bourdelle à l'Académie de la Grande Chaumière, et visite fréquemment le Louvre et les musées du Trocadéro. Pour les artistes de sa génération, les arts extra-occidentaux sont devenus une référence incontournable. Ils vont l'aider à renoncer au modelé, aplatir la figure et employer une combinaison de signes pour représenter les traits d'un visage. Malgré ses premières réticences à l'égard du cubisme, trop éloigné de la réalité, Giacometti réalise aussi des personnages géométrisés qui rappellent les figures de Fernand Léger, Jacques Lipchitz et Henri Laurens. Une série de têtes et de figures quasiment plates marque l'apogée d'une période de simplification des formes où Giacometti rivalise avec les sculpteurs d'idoles cycladiques. À cette période, Giacometti expose à plusieurs reprises au Salon des Tuileries, transfuge du Salon des Indépendants. Plusieurs de ses sculptures les plus primitivistes sont exposées au salon de 1927 : Danseurs, Homme et femme et Femme cuillère. Giacometti écrit à son père sa fierté de les voir figurer dans la « salle la plus moderne du salon », à côté de L'Oiseau dans l'espace de Constantin Brancusi. Il ajoute : « C'est l'unique chose que je sens vraiment plus forte que la mienne dans ce salon. ». Même

s'il juge l'oeuvre trop esthétisante, elle stimule en effet son énergie créatrice : une page d'un de ses carnets montre L'Oiseau dans l'espace et la Femme cuillère côte à côte, comme si cette confrontation le conduisait à de nouvelles interrogations sur la question du socle et des dimensions de sa sculpture. Après quelques temps d'apprentissage en Suisse et plusieurs voyages en Italie, Alberto Giacometti s'installe à Paris en 1922. Il fréquente l'atelier d'Antoine Bourdelle à l'Académie de la Grande Chaumière, et visite fréquemment le Louvre et les musées du Trocadéro. Pour les artistes de sa génération, les arts extra-occidentaux sont devenus une référence incontournable. Ils vont l'aider à renoncer au modelé, aplatir la figure et employer une combinaison de signes pour représenter les traits d'un visage. Malgré ses premières réticences à l'égard du cubisme, trop éloigné de la réalité, Giacometti réalise aussi des personnages géométrisés qui rappellent les figures de Fernand Léger, Jacques Lipchitz et Henri Laurens. Une série de têtes et de figures quasiment plates marque l'apogée d'une période de simplification des formes où Giacometti rivalise avec les sculpteurs d'idoles cycladiques. À cette période, Giacometti expose à plusieurs reprises au Salon des Tuileries, transfuge du Salon des Indépendants. Plusieurs de ses sculptures les plus primitivistes sont exposées au salon de 1927.



Tête qui regarde

1929
Terre cuite peinte
37 x 33 x 6 cm
Paris, Galerie Jeanne Bucher –
Jean-François Jaeger

**Sans titre**

Vers 1931-1932
Marbre
36,7 x 28,2 x 12,5 cm
Inv. 1994-0451

**Composition dite cubiste I (couple)**

Vers 1926 -1927
Bronze
67 x 39 x 37,5 cm
Inv. 1994-0106



CHRISTIAN ALANDETE

LA VIOLENCE SURRÉALISTE

Femme égorgée
1932-1933 (fonte 1940)
Bronze, patine dorée
21,5 x 82,5 x 55 cm
AM 1992-359



Le parcours se prolongera dans les salles de présentation permanente pour offrir à tous un point de vue renouvelé sur l'œuvre de l'artiste dont la carrière s'étend sur près d'un demi-siècle. Né en 1901 dans les Grisons, actif à Paris pendant toute sa carrière, Giacometti s'est partagé entre la peinture, la sculpture et le dessin jusqu'à sa mort en 1966. Ses rapprochements avec le cubisme et le surréalisme, son attrait pour les arts antiques et extra-occidentaux, son attachement à la figure humaine font de lui une personnalité à part, mais pleinement inscrite dans les enjeux artistiques du XXe siècle.

À travers plus de cent cinquante œuvres, parmi lesquelles des sculptures, des peintures et des dessins les plus importants de son œuvre, le parcours fera la part belle aux confrontations essentielles et parfois méconnues qui ont émaillé la carrière de l'artiste : la rencontre avec l'œuvre de Constantin Brancusi au Salon des Tuileries de 1927, où la Femme cuillère rivalise avec L'Oiseau dans l'espace du sculpteur roumain ; l'Antiquité égyptienne, source d'inspiration et de ressourcement pendant toute la carrière de Giacometti ; ou encore la relation amicale et intellectuelle avec l'écrivain Jacques Dupin, premier biographe de l'artiste. Des contrepoints seront établis dans les salles de présentation permanente, notamment autour d'une œuvre-hommage d'Annette Messager à Giacometti ou de photographies de son atelier.

Après quelques temps d'apprentissage en Suisse et plusieurs voyages en Italie, Alberto Giacometti s'installe à Paris en 1922. Il fréquente l'atelier d'Antoine Bourdelle à l'Académie de la Grande Chaumière, et visite fréquemment le Louvre et les musées du Trocadéro. Pour les artistes de sa génération, les arts extra-occidentaux sont devenus une référence incontournable. Ils vont l'aider à renoncer au modelé, aplatir la figure et employer une combinaison de signes pour représenter les traits d'un visage. Malgré ses premières réticences à l'égard du cubisme, trop éloigné de la réalité, Giacometti réalise aussi des personnages géométrisés qui rappellent les figures de Fernand Léger, Jacques Lipchitz et Henri Laurens. Une série de têtes et de figures quasiment plates marque l'apogée d'une période de simplification des formes où Giacometti rivalise avec les sculpteurs d'idoles cycladiques.

À cette période, Giacometti expose à plusieurs reprises au Salon des Tuileries, transfuge du Salon des Indépendants. Plusieurs de ses sculptures les plus primitivistes sont exposées au salon de 1927 : L'Oiseau dans l'espace et la Femme cuillère côte à côte, comme si cette confrontation le conduisait à de nouvelles interrogations sur la question du socle et des dimensions de sa sculpture.

En 1929, Giacometti rencontre plusieurs personnalités du surréalisme : André Masson, Georges Bataille et Michel Leiris, qui exprime son admiration pour ses sculptures dans le n°4 de la revue Documents, « de vrais fétiches que l'on peut idolâtrer ». Le « modèle intérieur », rêves, fantasmes et traumatismes, a alors totalement remplacé le modèle vivant ; en témoigne La Boule suspendue présentée à la Galerie Pierre en 1930,

Après quelques années d'intenses explorations surréalistes, Giacometti ressent le besoin de renouer avec le modèle réel. Il n'a alors « pas d'autre objectif que d'essayer de mettre en place une tête humaine ». C'est son frère Diego, qui fait l'objet de ces premières expérimentations dans une série de bustes qui ne s'achèvera qu'avec la mort de l'artiste. Ce retour au genre traditionnel du portrait lui attire les foudres d'André Breton, qui le fait exclure du groupe au motif qu'« une tête, tout le monde sait ce que c'est ». Giacometti éprouve régulièrement un sentiment d'échec dans la pratique du portrait : « On commence par voir la personne qui pose, mais peu à peu toutes les sculptures possibles s'interposent. Plus sa vision réelle disparaît, plus la tête devient inconnue. On n'est plus sûr ni de son apparence, ni de sa dimension, ni de rien du tout. » La question de la dimension, et plus précisément la distance spatiale qui s'interpose entre l'artiste

et son modèle et l'effet qu'elle produit sur la perception, préoccupent Giacometti pendant toutes les années de guerre, qu'il passe en Suisse à réaliser de minuscules figures placées sur des socles disproportionnés.

Pour résoudre son incapacité à représenter le modèle tel qu'il le perçoit, Giacometti en appelle aux artistes et aux civilisations qui l'ont précédé, et tout particulièrement à la statuaire égyptienne. Il trouve une solution satisfaisante dans l'hiératisme des figures royales et des divinités vues au Louvre ou dans ses livres d'histoire de l'art : « Ça, ce sont de vraies sculptures. Ils ont retranché ce qui était nécessaire sur toute la figure, il n'y a même pas un trou pour entrer une main, pourtant on a l'impression du mouvement et de la forme d'une façon extraordinaire. » Plusieurs de ses œuvres emblématiques en portent la marque : l'un des premiers portraits d'Isabel Nicholas, artiste qui fut son amante et son amie, est surmonté dès 1936 d'une coiffe égyptisante ; la posture de certaines femmes debout et d'hommes assis évoque les divinités représentées sur les couvercles de sarcophage ou des scribes accroupis ; et le fameux Homme qui marche, vu de profil, montre des similitudes frappantes avec l'écriture hiéroglyphique.

L'inscription de la figure dans l'espace, fondamentale dans la statuaire et la peinture égyptiennes, est aussi l'enjeu principal d'une série d'œuvres circonscrites par une cage ou regroupées sur un plateau. À la fois ouverte et fermée, la structure enserme un ou plusieurs personnages dans un environnement qui peut évoquer une scène de théâtre, une vitrine, une place ou une clairière. Issues de La Boule suspendue, les cages traduisent la sensation de Giacometti « devant des êtres humains, devant des têtes humaines surtout, le sentiment d'un espace-atmosphère qui entoure immédiatement les êtres, les pénètre, est déjà l'être lui-même ; les limites exactes, les dimensions de cet être deviennent indéfinissables. » Au point que l'être humain est pensé comme un paysage, en particulier dans les « clairières » où, dans son esprit, la femme est un arbre et la tête d'homme est une pierre.

Collaborateur des éditions Cahiers d'art et proche de René Char, le poète, éditeur et futur galeriste Jacques Dupin rencontre Giacometti en 1954. Devenu responsable des éditions à la galerie Maeght, il publie la première monographie consacrée à l'artiste suisse en 1962. La maquette en est confiée au photographe Ernst Scheidegger, qui réalise également le film Giacometti, un portrait en 1965 dans lequel on y voit le peintre et sculpteur en action, faisant le portrait de Dupin dans le style reconnaissable de ses tableaux